

## **L'utopie ou les fictions subversives**

**Du même auteur**

**Aux Éditions du Grand Midi**

*La morale et ses fables. De l'éthique narrative à l'éthique de la souveraineté,*  
2000.

**Aux Éditions de l'Harmattan**

*La pensée faible de Vattimo et Rovatti : une pensée-fable,* 1996.

**Aux Éditions du Centre Informatique de Philosophie et  
Lettres de l'Université de Liège**

*La pensée faible. Essai d'analyse quantitative de trois textes de Vattimo et  
Rovatti,* 2000.

ANNE STAQUET

L'UTOPIE  
ou  
LES FICTIONS SUBVERSIVES



ÉDITIONS DU GRAND MIDI

*Tous droits réservés pour tous pays.*

© GMB Éditions du Grand Midi, Zurich, Québec, 2003.

ISBN 2-88093-119-3

Composition : Éditions du Grand Midi

Impression : Imprimerie Chauveheid, Stavelot

**INTRODUCTION :**  
**LES PARADOXES DE L'UTOPIE**

On parle beaucoup d'utopies aujourd'hui. Nombreuses sont les parutions récentes sur ce thème. Mais plus révélateur encore de ce phénomène est le fait que bon nombre d'ouvrages n'ayant rien à voir avec la littérature et la philosophie se réfèrent à l'utopie, ne fût-ce que dans leur titre. A n'en point douter l'idée — ou le mot — d'utopie est à la mode. Diverses explications de cette nouvelle mode peuvent être données : l'époque en mal d'idéaux ; la fin de siècle ou de millénaire ; la chute du communisme comme dernier pendant au capitalisme ; la fin des grands récits, comme disait Lyotard, les utopies n'étant jamais que de petits récits en ce sens qu'ils contiennent en leur sein toujours au moins deux manières de vivre et de voir le monde ; la perte des valeurs, qui incite les gens à rêver ; etc. D'autres raisons peuvent certainement être alléguées pour expliquer ce phénomène. Ces explications ne constitueront nullement la matière de base de cet ouvrage qui, plutôt que sur l'approche sociologique d'explication d'un phénomène de société, se concentrera davantage sur les œuvres littéraires elles-mêmes.

Ce qu'il importe ici de remarquer, c'est un premier paradoxe. Alors que la notion d'utopie fait fureur, que non seulement elle conditionne toute une série de publications sur ce thème, mais que surtout elle s'emploie à toutes les sauces pour attirer les lecteurs dans bien d'autres domaines, parallèlement, les utopies sont fortement décriées. Preuve en est que ceux-là mêmes qui consacrent des ouvrages aux utopies se sentent souvent dans l'obligation de prendre leurs distances vis-à-vis de celles-ci. On parle des utopies en expliquant bien qu'on n'en est nullement un partisan et parfois même que, si on en parle, c'est bien pour en montrer les dangers.

A ce phénomène de dénégation aussi, diverses raisons peuvent être données : la quasi-unanimité contre le communisme, qui a été qualifié d'utopie ; la croyance quasiment incontestée en une certaine compréhension des droits de l'homme ; l'économisme comme nouveau paradigme, paradigme auquel les utopies s'opposaient avant même qu'il n'ait acquis l'importance qu'il revêt aujourd'hui ; la globalisation ; la pensée unique, etc.

Le paradoxe se relâchera quelque peu si l'on observe plus at-

tentivement les divers sens que possède le terme d'utopie. On peut en effet utiliser le terme dans des sens très différents. Dans le sens commun — celui qui correspond parfois au substantif et quasiment toujours à l'adjectif — l'utopie signifie ce qui est irréalisable ou de l'ordre du rêve. C'est dans ce sens que le mot est devenu à la mode, comme est à la mode aujourd'hui ce qui tient de l'imagination et de la sensibilité au détriment de la raison souvent considérée comme sèche et inhumaine. C'est dans ce sens, à n'en point douter, que l'on se réfère le plus généralement à l'utopie, que ce soit pour parler des communautés ou de la cuisine utopiques. C'est toujours dans ce sens qu'on a pu qualifier le communisme ou d'autres projets politiques d'utopies. Mais le terme revêt une tout autre signification qu'elle doit à Thomas More qui l'a inventé et donné pour titre de son célèbre ouvrage. Son succès a favorisé la rédaction d'autres romans assez semblables et un véritable genre littéraire en est né. En ce sens, l'utopie se réfère à un certain type de romans où l'on retrouve à la fois la critique de la société ambiante et la description d'une société idéale qui n'aurait plus les travers de la précédente. C'est à ce type d'utopies que se consacre le présent texte. Et plutôt que de définir les utopies littéraires par leurs caractéristiques, ce que font souvent les commentateurs de ces textes, avec l'inconvénient de limiter les possibilités d'utopies à celles qu'on a déjà imaginées, je définirai ici les utopies par leurs fonctions : la critique de la société ambiante et la description d'une société différente où les défauts de la précédente ne se retrouvent plus. Tous les romans où l'on peut retrouver ces deux fonctions comme centrales peuvent, selon moi, être qualifiés d'utopies. Ce n'est pas une définition particulièrement originale des utopies, mais plutôt une définition minimale : toutes les utopies classiques répondent en effet à ces deux fonctions de même que tous les textes généralement repris dans ce genre.

Autant l'utopie au sens commun est valorisée, autant le genre littéraire est décrié aujourd'hui. En effet, on considère que toutes ces sociétés idéales imaginées par les écrivains sont totalitaires et que, loin d'y voir des idéaux de vie, il faut les combattre et en montrer les dangers.

Il ne s'agira pas ici de reprendre ce propos, mais bien d'y opposer une résistance en montrant que, si les utopies sont considé-

rées comme totalitaires, c'est à cause d'une vision littérale de celles-ci et donc d'une lecture extrêmement restrictive. Pour le dire rapidement, les utopies ne peuvent être estimées totalitaires que pour autant qu'elles soient comprises comme des traités politiques et pas comme des romans. Autrement dit, ce ne sont pas les utopies en elles-mêmes qui sont totalitaires, mais la lecture littérale qu'on en fait. C'est le type de lecture de la plupart des commentateurs et des anti-utopistes.

Pour cette raison, l'ouvrage commencera par étudier les critiques que les anti-utopistes ont adressées aux utopies afin d'en montrer le caractère non fondé avant que de se pencher sur l'étude de quelques utopies. Lors de cette étude plus approfondie et dégagée des préjugés habituels contre ces textes, on pourra voir que non seulement les utopies ne sont nullement totalitaires, mais que leurs propos s'opposent au contraire bien plus fondamentalement à tout système totalitaire que ne l'ont fait les anti-utopistes.

C'est en ce sens déjà que les utopies peuvent être considérées comme subversives. Mine de rien, sans le déclarer officiellement, elles sapent toute prétention totalitaire tant par la manière dont elles critiquent leur société que par la proposition d'une société idéale.

Mais leur subversion va plus loin. Elles ne se contentent en effet pas d'aller à l'encontre des systèmes totalitaires, elles remettent également en cause notre manière de concevoir notre société. On comprend aisément que les utopies contemporaines agissent de la sorte, puisque, par définition, elles critiquent notre manière de vivre et de nous organiser socialement — ce qui revient à dire que la subversion est comprise dans la fonction critique. Mais cela vaut pourtant aussi pour les utopies passées. Même l'utopie de Thomas More, qui pourtant critique une société très différente de la nôtre en concentrant ses critiques sur les monarchies anglaise et française du début du XVI<sup>e</sup> siècle, est subversive pour nous aujourd'hui. En effet, d'une part, certaines des critiques adressées à la société de l'époque valent toujours pour la nôtre. Si, par exemple, le problème de la peine de mort semble résolu en Europe, il n'en est évidemment rien aux États-Unis. Par ailleurs, la critique que More établit d'une société accordant trop d'importance au développement économique peut certainement valoir également



pour notre société. D'autre part, le fait de remettre en cause les manières de faire qui nous ont toujours semblé naturelles ne peut que provoquer une remise en question, sinon de celles-ci du moins de leur caractère naturel. Les utopies en ce sens sont aussi subversives que la découverte de sociétés très différentes, puisqu'elles montrent comment ce qui est considéré comme naturel n'est en fait que culturel. Enfin, on peut considérer que développer l'imaginaire politique des lecteurs est profondément subversif en ce sens qu'il ne fait guère de doute que des personnes ayant imaginé des modes de vie différents ne se comporteront certainement pas de la même façon politiquement et socialement que des personnes n'ayant jamais rêvé à d'autres manières de vivre.

\*

Si le premier paradoxe peut être levé par une observation des divers sens du terme utopie, il n'en va pas de même de tous les paradoxes qu'on peut relever dans les utopies. En effet, on peut, il me semble, affirmer que l'utopie est fondamentalement paradoxale, comme l'avait d'ailleurs fait remarquer More par le nom même dont il avait baptisé son texte. Il ne s'agissait en effet pas simplement de décrire un lieu qui serait toujours inaccessible, mais davantage un lieu de nulle part. En nommant de la sorte son récit, More révèle déjà le caractère paradoxal des utopies. Et il ne s'agit pas seulement là d'un jeu de mot, l'utopie est bien dans son projet même paradoxale.

En effet, elle occupe une place tout à fait paradoxale entre la réalité et la fiction. Les utopies, en tant que genre littéraire, sont des fictions. Mais ces fictions ne sont pas sans effets sur la réalité. Au contraire, on peut même affirmer que c'est justement parce qu'elles sont des fictions qu'elles peuvent agir sur la réalité. Imaginons une utopie réalisée. Une société idéale fonctionnant effectivement. D'abord, il ne fait guère de doute que cette société avec ses modes de fonctionnement propres ne pourrait sembler idéale qu'à certaines personnes et pas à tout le monde. Admettons cependant qu'elle apparaisse comme idéale uniquement à ses habitants, mais à tous ceux-ci. En quoi son existence remettrait-elle en question les autres sociétés fonctionnant différemment ? Le com-

munisme (si tant est qu'il puisse être considéré comme une utopie réalisée, ce qui est discutable) a-t-il remis en cause le capitalisme ? Non, il l'a renforcé. De même les diverses communautés hippies ont-elles remis en question la société d'alors ? Certainement pas. Si les utopies étaient réalisées, ou bien elles n'auraient d'autres effets sur la société contre laquelle elles se créent que de renforcer les défenses de celle-ci vis-à-vis de ce qui lui est étranger pour autant qu'elles puissent être perçues comme des menaces, ou bien restant indifférentes parce que non menaçantes, elles laisseraient la société telle qu'elle est sans l'influencer en aucune manière. En effet, la découverte de nouveaux modes de vie a souvent très peu troublé la société occidentale. Pour ne pas avoir à se remettre en cause, il lui suffisait de décréter que les autres manières de vivre étaient évidemment inférieures.

Aussi paradoxal que cela puisse être, c'est parce qu'elles sont des romans que les utopies peuvent avoir une influence sur la société. Bien sûr, leur influence n'est pas spectaculaire. Rares sont les groupes de personnes qui ont décidé de vivre différemment ou de mener une révolution après la lecture d'une utopie. Néanmoins, si — comme je vais tenter de le montrer dans la seconde partie de cet ouvrage — les utopies suscitent bien l'imagination politique de leurs lecteurs, on peut en conclure que, subrepticement, elles remettent en question la société et qu'elles agissent sur celle-ci en modifiant les mentalités. Car une société où les gens font preuve d'imagination sur le plan politique ne ressemblera pas à une société résignée. C'est donc justement par la fiction, dans la mesure où celle-ci a sans doute davantage d'influence sur l'imaginaire social, que les utopies peuvent agir sur la réalité.

Les utopies sont donc bien subversives. C'est d'ailleurs peut-être la raison pour laquelle elles sont en fait considérées comme dangereuses et décriées aujourd'hui. En effet, lorsque les anti-utopies clament bien fort qu'il est dangereux de modifier quoi que ce soit dans l'organisation sociale telle que nous la connaissons, que font-elles sinon mettre en évidence les peurs d'une société pour empêcher tout changement ? que font-elles sinon proposer de maintenir le *statu quo* ou de revenir en arrière ? Les utopies proposent de prendre des risques, ne fût-ce que dans l'imaginaire. Les anti-utopies, elles, demandent d'éviter tout risque même dans

l'imaginaire et suggèrent que tout récit fictif envisageant de modifier les choses est dangereux et à écarter. Il n'est donc pas étonnant que les anti-utopies critiquent aussi violemment les utopies. Mais les raisons de leurs motivations ne sont peut-être pas aussi clairement celles qu'elles donnent, et les critiques qu'elles adressent aux utopies ne sont peut-être pas non plus aussi pertinentes qu'elles le prétendent.

C'est par cette analyse que commencera cet ouvrage. La première partie est en effet consacrée aux anti-utopies<sup>1</sup>. En étudiant deux des textes les plus célèbres du genre — *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley et *1984* de George Orwell —, je tenterai de voir si les critiques que les anti-utopies adressent aux utopies sont ou non pertinentes et dans quelle mesure. Il est devenu tellement banal aujourd'hui de croire que les anti-utopies ont liquidé les utopies, qu'il n'est plus possible d'étudier celles-ci autrement que dans un souci historique, sans répondre à ces critiques. Mais le but de cette première partie n'est pas simplement épistémologique. Il s'agira bel et bien de prendre ces critiques au sérieux et d'en étudier la solidité et la pertinence.

La seconde partie sera consacrée aux œuvres utopiques classiques, c'est-à-dire essentiellement aux deux plus célèbres d'entre elles, aux deux premières également : l'*Utopia* de Thomas More et *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella. La réponse aux critiques ou la pertinence de celles-ci ayant été mises en évidence précédemment, il ne s'agira plus d'y revenir, mais bien d'étudier ces deux œuvres pour elles-mêmes en mettant en évidence la construction de ces textes et leur mode de fonctionnement.

La dernière partie sera consacrée aux utopies contemporaines. Étant donné que la première partie aura montré que les anti-utopies n'ont pas liquidé définitivement les utopies, il ne sera pas impossible d'envisager, contrairement à ce qu'on prétend souvent, que des utopies aient été élaborées au XX<sup>e</sup> siècle. Forte de la con-

---

<sup>1</sup> Une petite mise au point terminologique s'impose. L'utopie peut se saisir par les deux fonctions qu'elle remplit : la critique de la société et la description d'un monde idéal. Selon cette définition pragmatique, l'anti-utopie se définira comme la critique des utopies par caricature de celles-ci. Il y a donc deux regards dans l'anti-utopie : le regard utopique, car il y a bien description d'un monde idéal (au moins aux yeux de certains utopiens) et le regard critique, auquel adhère le lecteur. Il s'agit du regard qui montre les défauts et dangers de l'utopie.

viction qu'il pouvait exister des utopies contemporaines, je suis partie à leur recherche. Même si ce genre n'a plus l'ampleur qu'il a pu avoir dans les siècles précédents, il n'est pas mort. J'ai en effet pu trouver de telles œuvres. Deux d'entre elles ont retenu mon attention, non pas parce qu'elles sont les plus célèbres (étant donné l'idée communément acceptée de l'extinction du genre utopique au cours du dernier siècle, aucune n'est particulièrement célèbre, même si certaines sont connues comme romans mais non comme utopies), mais parce qu'elles revêtent un intérêt particulier. En effet, ces œuvres écrites après les premières anti-utopies ont visiblement conscience des difficultés du genre et des critiques qui peuvent lui être adressées. Aussi, ces utopies ne constituent pas des variations sur le modèle des utopies classiques, mais de véritables innovations. Les caractéristiques communes aux utopies classiques sont souvent quasiment inversées dans ces œuvres contemporaines. En plus, tout en restant des œuvres romanesques, elles élaborent en même temps une véritable réflexion sur l'utopie, ses limites et ses avantages. Aussi paradoxal que cela puisse sembler à première vue, pour mener cette réflexion, ces utopies n'ont pas eu besoin de sortir du roman, c'est bien au sein de celui-ci qu'elles ont réfléchi, démontrant en même temps que la littérature peut penser et que son mode de réflexion n'est pas mineur.

Or, étant donné l'importance du caractère fictionnel des utopies, étant donné également l'importance que revêt une réflexion d'ordre romanesque dans une étude sur les utopies, il ne m'a pas semblé convaincant d'adopter purement et simplement le point de vue théorique. Agir de la sorte aurait constitué une contradiction formelle entre le propos et la forme même de celui-ci. Puisque les utopies oscillent sans cesse entre la réalité et la fiction, entre la théorie et le récit, cet ouvrage veut tenter d'accompagner ce mouvement de balancier. Il y a donc deux sortes de chapitres dans ce livre. Les premiers de chaque partie revêtent le style courant de l'étude. Ils sont écrits comme le sont les analyses sur n'importe quel thème. Le style académique est totalement assumé. Les seconds chapitres de chaque partie ont par contre voulu céder à la forme. Il aurait en effet été incohérent d'avoir exposé l'importance de la forme romanesque et de l'exprimer uniquement par un propos abstrait et théorique. Aussi, par souci de cohérence, les se-

conds chapitres — portant sur 1984, *La Cité du Soleil* et *La Québécoie* — ont adopté une forme nettement plus littéraire. Il ne s'agissait évidemment pas de réécrire l'utopie en question. Rien n'aurait été plus vain. Néanmoins, il s'est agi pour analyser ces utopies d'employer leur propre style. Le texte sur 1984 reprend donc, du moins en partie, sa forme romanesque, l'analyse de *La Cité du Soleil* reprend le jeu de dialogue imaginé par Campanella et l'étude sur *La Québécoie* de Francine Lachance joue des divers styles et stratégies stylistiques utilisés par l'auteur.

Parallèlement à une analyse des utopies, le lecteur pourra donc y trouver une étude — quasiment au sens musical du terme — sur l'influence du style sur la pensée et sur la manière dont la littérature pense.